

Regardez le tableau de Magritte  « *Le thérapeute* » et imaginez le monologue

intérieur du personnage, puis les paroles de deux personnages qui l'observent .

CLASSE DE 1S3

LYCEE PHILIPPE LAMOUR

2017-2018

Français.

K. MAUREL

**Inès Cardinal et Germain Galtier**

Assis ici depuis un temps qui me semble une éternité, je vois défiler devant moi des centaines de personnes chaque jour. Tous émettent des théories plus farfelues les unes que les autres sur mon être. Sans se soucier de moi, de mes émotions, de mes pensées. Pour certains je suis un vieil homme seul qui occupe ses journées à choyer ses oiseaux à tel point que son corps forme une cage. Pour d’autres, un mendiant à qui il ne reste plus que ses deux oiseaux. Les oiseaux, parlons-en, ils représenteraient le voyage, la liberté. Tous ces gens qui défilent devant moi du lundi au samedi de huit heures trente à dix-neuf heures, s’arrêtant pour la plupart quelques secondes. Mais le pire reste néanmoins les critiques d’art, qui prônent leurs idées comme des vérités immuables. Qui sont-ils pour définir ma personne et mon esthétique ? La vérité est que moi je suis cet oiseau au premier plan. Oui, c’est moi l’âme de ce tableau. Je fus la première chose posée sur cette toile. Pour me tenir compagnie, mon créateur m’a peint une compagne. Très peu bavarde -je la soupçonne de n’être qu’un dessin-. Peu de personnes trouve la relation entre ce titre *« Le thérapeute »* et notre univers. A vrai dire moi non plus. Voilà ! voici deux nouvelles têtes qui se penchent vers moi, dépassant sans considération la limite instaurée par le musée. Ils ne vont quand même pas me toucher ! Ils sont si proches, j’arrive à les entendre.

\*

* Oh ! encore une immondice qui donne mal au crâne !
* Enfin chéri. Tu sais très bien que toutes ces œuvres font un bien fou à notre fils.

Quelle honte ! Elle est obligée de prendre son pauvre fils, trop jeune pour comprendre, comme prétexte pour trainer son gros mari au musée.

* Un bien fou !?
* Parfaitement.
* Comment ça peut lui faire du bien, il a trois ans !
* De toute façon ces tableaux me plaisent à moi. Maintenant qu’on y est, essaye de profiter.
* C’est ça, c’est ça… Et qu’est-ce que c’est censé représenter ? encore un charlatan qui se croit artiste !
* Mais enfin comment peux-tu dire cela ? qu’y vois-tu ?
* Une abomination de la médecine.
* Et qu’est-ce que cela représente pour toi ?
* La souffrance. Quoi d’autre ?
* Eh bien ! tu montres une nouvelle fois ton ouverture d’esprit légendaire.

Et voici un nouveau couple qui se dispute à mon sujet… je n’en vois plus la fin. Allez vite ! Qu’ils déguerpissent.

**Sophie Clauzon et Mylène Fabre.**

*Seul, un tableau trône, enfermé dans une vitrine, au milieu d'une salle vide, plongée dans le silence. C'est une toile de quatre-vingts centimètres sur un mètre vingt, représentant un homme, dos à la mer, seul.*

Pourquoi suis-je encore ici sous ce ciel gris ? La liberté est à portée de main. Je n'ai qu'à déployer mes ailes. Mais pourquoi veux-tu partir ? N'es-tu pas bien ici ? Le paysage n'est-il pas magnifique ? Ne sommes-nous pas à l'abri du danger ? Certes. Cependant, je souhaite découvrir le monde et ses horizons de mes propres ailes. Être enfermé ici tel un prisonnier me rend fou. Je veux être libre. Libre ? Sais-tu ce qu'il se passe dehors ? Tous ces hommes qui se bousculent et qui se battent sur le front. Veux-tu que nous finissions comme eux ? Ne préfères-tu pas sacrifier notre liberté afin d'être en vie ? Vivre enfermé n'a aucun sens. De toute façon même ici nous mourrons un jour. Autant mourir libre...

\*

A ce moment, un homme, voulant faire découvrir l'art à son ami, entre dans la salle, mettant ainsi un terme aux pensées du personnage. L'habitué fût surpris de la trouver vide.

Après un long silence, l'homme découvrant le tableau s'exclama avec dégoût.

"Mais quelle est cette chose ? Il n'est pas étonnant de trouver cette salle vide avec une telle chose exposée !"

- Quoi ? Ne sais-tu point reconnaître une œuvre d'art ? As-tu le même esprit que toutes ces personnes ignorantes ?, s'indigna le second.

- Au contraire ! Mais cette chose n'est en aucun cas une œuvre d'art. Le titre n'a aucun rapport, les couleurs sont fades et mal choisies et le message transmis est incompréhensible.

- Incompréhensible ? C'est toi qui ne comprends pas. Tu n'as, en aucun cas, l'âme d'un artiste et tu te permets de juger !, défendit l'admirateur du tableau.

- Dans ce cas, éclaire-moi. Que signifie-t-il donc pour toi ?

- Cela est évident ! Il représente le choix d'être libre ou en sécurité. Le titre quant à lui est bien représentatif de la critique de l'artiste envers les thérapeutes qui tentent d'apaiser un mal-être alors qu'il en restera toujours un, choisir entre la liberté ou la sécurité."

**Ismail Benamar et Nicolas de Melo**

« Je rêve de liberté mais mon corps ne me le permet plus, emprisonné par l'âge. Je voudrais sortir de cette cage qui est ma vieillesse. Je veux courir sans me fatiguer, ne plus avoir mal au dos quand je fais un effort, avoir le temps de voyager, marcher sans ma canne, manger sans aide, je veux seulement vivre. Je veux redevenir comme avant...jeune.

Plus rien n'arrive à me faire sortir de ma monotonie.

J'ai l'impression d'être partagé entre deux individus, le jeune rêvant de liberté et le vieux qui a accepté qu'il a fait son temps.

Et puis, je me sens si seul, depuis si longtemps. Ma femme, mes amis sont tous partis un par un, je suis seul et je le resterai jusqu’à la fin. La seule chose qu'il me reste à faire et de m'accrocher à mes souvenirs passés, car je ne crois pas à une vie après la mort. Et combien même il y en aurait une, est- ce que j' aurais la possibilité de les revoir. »

\*

« Oh regarde ! c'est le vieux Jo.

-Ah oui, toujours assis au même endroit.

-Oui, depuis que je suis petit je le vois toujours assis seul, au même endroit.

-Ça me fais de la peine de le voir si seul, je ressens sa solitude

-A ton avis, il pense à quoi là ?

-Je ne sais pas, sûrement à sa jeunesse...

-Oui, du bon vieux temps !

-J’espère que quand j'aurai son âge je ne vivrai pas ça...la solitude. »

**Yassin Lali et Tom Trebillon**

J'attends la mort. Je suis aujourd'hui en fin de vie et durant celle-ci je n'ai eu pour but que de soigner quiconque était malade et miséreux. Dorénavant c'est moi le malade d’ une maladie incurable dont on ne connaît encore ni le remède ni le nom. Je suis ici en haut de la colline et je l'attends. J'ai emmené avec moi quelques souvenirs de ma vie dans un petit sac pour qu'ils puissent reposer à côté de moi. Depuis toujours je regarde avec mépris les hommes de notre actuelle société. Je rêve de découvrir un nouveau monde où mépris et misère n'existent point.

Je vais donc délaisser mon corps pour toujours et laisser place à mon âme et celle-ci veut se libérer depuis longtemps. J’espère découvrir de nouvelles choses, un nouveau monde et vivre une deuxième vie plus heureuse. Il n'y a personne et je l'attends, je la vois venir au loin et je sens que c'est le moment. Je ne vois pas ça comme quelque chose de triste mais bien comme un fait heureux.

Je vais être libre.

Elle est là devant moi et je suis prêt.

\*

P1 : Que vois-tu à travers ce tableau ?

P2 : Une personne âgée avec une cage et des oiseaux à la place du ventre.

P1 : Oui ça aussi je le vois mais à part ça ? Qu'est-ce que tu comprends ?

P2:On dirait qu'il est triste, j'aimerais bien savoir ce qu'il fait dans la vie…

P1 : Le titre du tableau indique que c'est un thérapeute.

P2 : Un Thérapeute ? Mais il n'y a absolument aucun rapport avec les oiseaux !

P1 : Tu ne comprends vraiment donc rien, il faut voir à travers l'œuvre te mettre à la place du peintre.

P2: Excuse-moi mais un thérapeute dont on ne voit même pas la tête avec une cage à oiseaux et une canne ne m'inspire rien du tout.

P1 : Je t'explique, par exemple ici je vois un homme caché sûrement car il vit dans la timidité, sa cage thoracique est remplacée par une cage à colombes sûrement pour symboliser la liberté. Cette cage est ouverte il faut donc comprendre qu’il va se libérer ne plus vivre caché et dans la timidité. C'est un vieil homme comme on peut le voir avec la canne et la mer derrière lui ; ce lieu me donne un sentiment de bonheur. Tu vois une toile triste je vois une toile heureuse, Un homme qui soigne des gens et guérit des vies ne peut qu'être heureux. C'est heureux de voir des vies soignée tu ne trouves pas ?

P2 : Comment ça ? Comment arrives-tu à voir tout cela sur une simple toile incompréhensible ? Et bien, écoute, pour moi il est triste et en fin de vie. Sûrement en dépression cet homme. On ne sera définitivement jamais d'accord.

**Laura Jourdainne et Jawel Moussouni**

Je ne suis personne. Comment me repérer dans un monde où personne ne me voit réellement ? J'écoute mes patients mais je ne parle jamais de moi. Chaque jour est intense et chaque jour je porte seul ce lourd fardeau. Chaque jour je m'éloigne un peu plus de ma réelle identité et chaque parole que j’entends crée une barrière autour de moi qui m'empêche de me libérer de l'emprise de ces malheurs. J'offre la paix aux autres même si cela m'en prive. Je suis emprisonné dans mon quotidien. Je ne demande que de l'aide pour me délivrer de ces idées noires qui me rongent l'esprit.

Combien de temps doit durer ce calvaire ? Je regarde à l'horizon mais n'en voit pas le bout.

\*

- Le regard voilé, cet homme semble mener une vie bien triste.

-Que racontes-tu ? Je le connais, c'est mon thérapeute. Un homme très compétent et très heureux de son métier.

-Comment pourrais-t-il être heureux alors que chaque jour il entend les choses les plus horribles qui arrivent aux autres ?

-Justement, il devrait être content que ces malheurs ne soient pas les siens.

- Cet homme doit sûrement être dévasté par son métier. Tout le monde lui parle mais personne ne l'écoute. Il est coincé au quotidien avec des personnes malheureuses, ce qui nuit à sa paix intérieure.

- Pourquoi crois-tu à ces sottises ? Cet homme sait différencier sa vie professionnelle et personnelle.

- Tu vois bien que non, toi tu as pu régler tes problèmes, maintenant c'est lui qu'il faut aider...



***Voici la première phrase du roman d'Irène Némirovsky, Le vin de la solitude : « Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide ». Rédigez deux courts incipits, adoptant l'un le registre pathétique, l'autre le registre épique.***

**Valentin Bonnet et Alexis Coutaud**

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Elle était là, seule, accroupie dans cette neige rougeâtre, contre ce mur noir de suie où restait cette porte, à moitié ouverte, fumant encore du passage des corbeaux noirs. Sa jambe portait les marques des combats, d'où s'écoulaient lentement des filets de sang, imprégnant son treillis délavé. Cette jeune femme, frêle et gelée, se recroquevilla dans les lambeaux de sa longue parka noire. Une voix grésillante se fit entendre. Elle s'assit difficilement contre le mur, en prenant comme appui son fusil SKS, le chargeur vide de balle. Hélène saisit sa radio au milieu des décombres et fit en sorte d'entendre au mieux cette personne qui essayait de la joindre.

\*

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Elle était là, seule, se tenant la cuisse, contre ce mur noir de suie qui avait subi depuis de nombreux jours les rudes attaques des corbeaux noirs. Elle enleva une barre en métal de sa cuisse. Provoquant un saignement intense qu'elle arrêta avec un bandage provenant du reste de sa parka noire. Elle se releva, ses longs cheveux or camouflés sous sa chapka, son SKS à la main. Elle commença à marcher vers la vengeance, quand un son sortit de sa radio.

-« Hélène?! »

I**btissem Ait Mouheb et Laura Ignat**

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Seul le bruit des branches s'entrechoquant entre elles et le vent berçant sa solitude se laissaient entendre. Tard, elle s'oubliait dans les pensées qui la hantaient depuis cette nuit du quatre Juin. Comment faire ? Comment faire pour retrouver toute forme d'innocence ou de béatitude ? À quoi se résoudre ? Que faire puisqu'elle se refusait à vivre ?Une pensée, un souvenir, puis un sanglot. Il est là, tout près ! Elle entend ses pas, ressent son souffle derrière sa nuque, il la frôle. Elle reste muette. Elle revivait cette scène encore et encore, se souvenant de chaque détail.

\*

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Dans cette même nuit, un cheval vêtu d'une fourrure noire galopait allégrement en direction de la maison d'Hélène, assise au bord de la fontaine, une légère brise caressait ses cheveux. Le guerrier chevauchant le cheval était fort, une épée dans son fourreau, voulait du mal a Hélène. Il entra dans le jardin , sortit son arme et la pointa en direction de la dame. Immobile, elle regardait son malfaiteur, les yeux remplis de colère, elle ne bougea pas devant la provocation. C'est une femme forte, qui n'a peur de rien, pas même de la mort qu'elle frôla à plusieurs reprises. Un sourire en coin, Hélène attrapa la lame de ses deux mains qui se fendirent au contact de la lame. Le sang se rependit de tous les côtés de l'arme, jusqu'à finir sur l'herbe verte et propre sur laquelle se trouvaient les individus. Elle n'avait pas mal.

**Gabriel Descloitre et Arthur Duglery.**

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Cette poussière était l’œuvre du démon, elle était glaciale. Elle plongeait son pays dans un hiver sans fin, où seuls la misère, la maladie et le chaos régnaient.

Hélène Karol était une enfant brillante, issue d'une des familles les plus pauvres de ce pays, malgré cette pauvreté dans laquelle elle survivait, elle savait garder le sourire, car elle avait pour but de s'enfuir, s'enfuir avec sa famille, s'enfuir dans un monde où le mot d'ordre est bonheur, où le soleil viendrait caresser son visage blanchâtre et où le vent a une odeur de liberté.

Le temps passait et Hélène grandissait. Elle était devenue une belle jeune femme et elle avait toujours en tête cet idéal. Un jour elle rencontra un homme, il était grand, ses cheveux étaient noirs comme le charbon et ses yeux profonds comme l'océan. Ensemble, ils eurent deux enfants, un garçon, qui, malheureusement mourut prématurément, et une fille qui, au lieu de recevoir l'amour de ses parents, reçut seulement l'amour de sa mère. En effet suite au décès du premier enfant, la famille s'était déchirée, l'homme était parti avec une autre, délaissant ainsi son enfant. Quelques années plus tard, Hélène abandonna à son tour l'enfant qui lui rappelait le mal quelle avait subi. Cette enfant s'appelait Liberté, en l'honneur de l'idéal voulu.

\*

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s’annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Ce soir, comme tous les autres, elle entendrait le tonnerre, le tonnerre des canons, qui pilonneraient le no-mans-land et les tranchées allemandes. Puis elle entendrait les cris, les cris bestiaux des soldats montant à l’assaut, parmi ces soldats se trouvaient ses deux frères, Vladimir et Vassili. Elle ne pouvait pas les voir, mais elle se les imaginait clairement, dans leur tranchée, guettant le coup de sifflet qui leur ordonnerait de s'élancer courageusement vers l’ennemi, en brandissant leurs baïonnettes. Elle s'imaginait les voir rentrer à la fin de l'hiver, victorieux contre les Allemands. Dans leur tranchée, les deux frères attendaient, un silence monstrueux emplissait petit à petit la tranchée au fur et à mesure que la nuit y pénétrait. Soudain, le silence se brisa, les canons commencèrent à cracher leur pluie d'obus. Il s'en suivit un vacarme tonitruant. Durant cinq minutes, qui semblèrent cinq heures, les monstres d'acier comme les nommaient les soldats, semèrent la mort et la destruction sur les Allemands. Vassili, qui avait menti sur son âge pour accompagner son frère, se rendait compte de l'enfer dans lequel il avait plongé, un enfer de feu, de sang et de morts.

Enfin, les canons se turent, les soldats se relevaient, armaient leur fusils, vérifiaient une dernière fois la fixation de leur baïonnette, tous sauf Vassili, paralysé par une peur bestiale qui le privait de tout mouvement. A ce moment son frère, s'adressa à lui :

* Debout petit frère, c'est pour de vrai maintenant !
* Mais Vassili ne bougeait toujours pas. Son frère se pencha alors sur lui :
* Et oh, réveille toi ! Pourquoi es-tu venu ici déjà ?

Aucune réponse

* Répond bon dieu ! Pourquoi es-tu venu ?!
* Pour Papa.
* Pour qui ?
* Pour Papa !
* Alors pense à lui, pense à ses dernières paroles avant qu'il ne parte, elles te porteront et te protégeront.

Vassili se remémora les dernières paroles de son père avant qu'il ne parte : « Je ne pars pas, je vais me battre pour défendre notre patrie et notre Tsar, c'est ce que tout homme doit faire. Ne t'en fais pas, je ferais tous pour revenir, et si jamais je ne reviens pas, ton frère prendra ma place, puis tu le rejoindras, et vous rentrerez tous deux auprès de votre sœur, depuis la mort de votre mère elle n'a plus que vous. »

A ce moment-là, le cou de sifflet fut donné, arrachant Vassili à son souvenir. Il fallait avancer, sous peine d'être abattu pour désertion. Vladimir sortit de la tranchée, ordonnant une dernière fois à son petit frère d'agir. Vassili sentit alors un autre sentiment l'envahir, remplaçant petit à petit la peur, il trouva la force de se lever, il sortit de la tranchée, et s’élança sur les talons de son frère, en criant, en hurlant autant que sa voix le lui permettait, il devait continuer de courir, courir, toujours courir, pour traverser au plus vite cet enfer qu'était le No-mans-land. Soudain, un sifflement strident suivi d'une explosion retentit, un obus était tombé, les Allemands commençaient à les pilonner. Un obus tomba juste à côté de lui, tuant instantanément le soldat situé à sa gauche. Il l'avait vu dans la tranchée, l'homme tenait une photo de sa femme et de sa fille avant de s'élancer ; cet homme aurait put être son père... A ce moment, il ne trouvait plus la moindre trace de peur en lui, juste du courage, renforcé par une profonde haine et une soif de vengeance. Plus rien ne l’empêcherait de venger son père. Il vit son frère sauter dans la tranchée devant lui, il fit de même, et soudain, un Allemand s’élança sur lui, tenant un poignard, Vassili tira, la balle atteignit l'ennemi qui s'effondra. Il se retourna, à la recherche de son frère, il le vit embrocher un Allemand avec sa baïonnette, mais alors qu'il cherchait à la dégager du torse de son adversaire, un Allemand le pris en joug, et tira, la tête de Vladimir vola en éclat.

Vassili vit le corps de son frère s'effondrer sur le sol. Il chargea, ivre de rage , droit sur cet homme qui venait de le priver de son cher frère. Son adversaire, à cour de munition, ne put se défendre, Vassili enfonça sa baïonnette directement dans son visage, tout comme son frère, elle resta coincée, un nouvel ennemi, armé lui d'une matraque, surgit derrière Vassili ; alors qu'il levait son arme, Vassili le poignarda, alimenté par une rage et une soif de mort incontrôlable. Il dégageât sa baïonnette. Il entendit alors l'ordre annonçant la curée, la tranchée comportait une majorité de soldats russes, il fallait alors la nettoyer de toute présence allemande. Vassili rejoignit un autre soldat, et ensemble, dos à dos, ils entreprirent de se déplacer dans la tranchée en tuant tout ce qui ne portait pas l'uniforme Russe. Cette manœuvre dura encore trente minutes, trente minutes durant lesquelles les balles fusèrent et les grenades retentirent. Au bout de trente minute, trois coups de sifflets retentirent, la tranchée était tombée, tous les Allemands étaient morts ou prisonniers. La bataille était finie, Vassili ne ressentait plus aucune once de chagrin ou de peur, il ne ressentait qu'une soif de vengeance et l'envie irrépressible d’accomplir la mission que son père lui avait confiée : défendre sa patrie et sa sœur. Il en était convaincu, il survivrait à cette guerre, libérerait son pays et retournerait auprès de sa sœur.

**Melissa Mathieu et Lorraine Williams**

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Le sol crépi de boue, avait comme absorbé cette poussière. Elle s'était fondue dans la masse visqueuse marronâtre.

Elle avait disparu, ne laissant plus aucune trace de son existence, alors qu'elle était encore là il y a un instant. Elle avait disparu comme ça, du jour au lendemain, laissant ainsi Hélène seule encore une fois. Oui, Hélène était bien seule cette fois...

Autrefois, elle ne l'était pas. Elle avait la vie que tout le monde désirait, habitait en ville, avait une maison, un métier et même un mari qui l'aimait : Lucien. Le seul et unique problème à l'époque était l'incapacité de leur couple à procréer. Hélène avait en effet appris qu'elle était stérile. Elle ne pourrait jamais avoir d'enfant de sa vie. Hormis cet élément, la vie leur était merveilleuse.

Puis, un jeudi du mois de février, un incident terrible se produisit. L'un des tunnels de la mine dans laquelle Lucien travaillait s'était effondré, faisant ainsi dix neuf morts, et pour le plus grand malheur d'Hélène, son très cher mari. Elle était dévastée.

Elle n'allait plus au travail. Elle ne sortait plus de chez elle. Elle ne mangeait plus.

Des larmes coulaient inlassablement de ses yeux rougis, ne pouvant plus dormir, pensant encore et toujours à son Lucien perdu. Son chagrin restait inconsolable et sa solitude ne faisait que croître.

Souvent, elle était persuadée de le voir. Lucien se levait en même temps qu'elle le matin, ils mangeaient ensemble un bout de pain rassis, ils parlaient de tout et de rien, puis c'était déjà l'heure de se coucher.

Mais un jour, elle ne sentit plus sa présence, sa voix grave ne retentissait plus dans sa tête. Alors, elle essaya de se souvenir, de le retrouver, mais sans succès. Les jours défilaient encore plus solitaires qu'auparavant, les uns après les autres. Ils laissaient place aux semaines, puis les semaines aux mois.

Un matin, alors qu'elle était encore dans son lit, une sonnette retentit. Elle ne se rendit pas tout de suite compte que c'était la sonnette de sa porte d'entrée et que quelqu'un était là sur le pas de sa porte. Quand elle l'ouvrit, un homme était là. Il la dévisageait et fit une grimace étrange. Il hésita à prendre la parole, mais finit par l'informer qu'elle avait trois jours pour quitter les lieux. Elle ne comprenait pas, fit non de la tête. Mais l'homme lui rappela, ou plutôt l'informa, qu'elle n'avait plus de revenu n'ayant plus travail et que cela faisait cinq mois qu'elle n'avait pas payé ce qu'elle devait à l’État.

Ce fut un choc. Le temps écoulé n'avait donc plus aucune valeur pour elle. Cinq mois... Déjà cinq mois qu'il était parti ? Il me semblait pourtant que cela ne faisait que quelques semaines. Cinq mois que j'étais seule à attendre qu'il me revienne en vain ? Mais que fait-il ? Et s'il avait trouvé une autre que moi ? Si c'est le cas je risque d'y laisser ma peau. M'aurait-t-il oublié ? Non, je suis certaine que non. C'est mon Lucien, je le connais bien. Il ne me ferait pas ça à moi. Il est si doux, si fidèle… Devrais-je rendre visite à sa mère pour voir si elle a des nouvelles de son fils ? Si Lucien me trompe, elle saura me le dire. Les gens de la campagne ne mentent pas paraît-il. Ils sont aussi très serviables. Je suis sûre qu'elle accepterait de me loger. Oui j'irai là-bas, à la campagne. Je suis sûre qu'elle sait où est son fils et surtout avec qui.

Mais pourquoi attendre ainsi ? Pourquoi je ne partirai-je pas maintenant ? En plus je n'ai besoin de rien pour aller là-bas, seulement de quelques sous pour le voyage. Il y a tout à la campagne, surtout avec Madame la maman de Lucien.

C'est ainsi qu'Hélène se retrouva à la campagne, dans la grande maison de sa belle-mère. Mais celle-ci était étrangement vide. Réellement vide, puisqu'il n'y avait absolument personne. Personne dans la maison, mais personne non plus dans le village dans lequel elle se trouvait. La population avait comme déserté. Mais pour quelles raisons ? Il reste pourtant les bêtes des fermes alentours… Cela ne devait donc pas faire longtemps que les habitants avaient déserté puisque dans le cas contraire, les vaches auraient trouvé un moyen de sortir de leurs enclos, les poules seraient toutes décédées dans leur poulailler, manquant de nourriture, les moutons auraient tellement de pelage qu'on ne verrait plus leur tête blanche dépasser... Pourquoi avaient-ils tous quitté leur village ?

Ça y est j'étais encore seule. Je n'aurais donc jamais d'informations sur mon Lucien. Me serait-il perdu à jamais ? Je me retrouvais encore une fois seule. Serais-je maudite ? Toute compagnie humaine, et peu importe la nature de celle-ci, me file entre les doigts. Exactement comme lorsqu'on essaye de prendre de l'eau dans nos mains. On arrive à la retenir quelques instants, puis au bout d'un moment, elle s'en va, libre. Peut être que les bêtes réagiraient différemment. Peut être qu'elles apprécieraient ma compagnie, contrairement aux humains qui me fuient. Je pourrais m'occuper d'elles jusqu'à la fin, de toute manière, je n'ai plus personne. Je décrète que ces animaux sont ma nouvelle famille. Ils ne doivent pas être bien pires que les humains.

\*

Dans la partie du monde où Hélène Karol était née, le soir s'annonçait par une poussière épaisse qui volait lentement dans l'air et retombait dans la nuit humide. Les bombardiers aériens passaient tous les soirs à des horaires différents, surprenant à chaque fois les habitants de Saint-Pétersbourg. Les bâtiments de la ville éclataient chacun à leur tour. C’était vraisemblablement la seule ville qui restait encore debout. La seule qui soit restée en partie libre en tout cas. Les débris et les corps enneigés empêchaient la circulation des voitures sur le périphérique principal.

Il paraît que les voitures aussi vont disparaître. Enfin, quand la ville sera prise.

Notre gouvernement avait beaucoup changé ces dernières années. Les différents partis politiques se succédaient et tombaient, en même temps que la tête de leurs représentants, tous assassinés au fur et à mesure de leur arrivée au pouvoir. Nous changeons de gouvernement approximativement tous les deux mois depuis 2074.

Mais ce n'est malheureusement pas notre seul problème.

Il y a une dizaine d'années, le continent américain a déversé tout son armement sur l'Asie. Le continent a été décimé de la moitié de sa population. Une grande migration a suivi. Les asiatiques ont fuit leur pays, qui était devenu non viable à cause des particules nucléaires, dans le sol et dans l'air. Nous les comprenons bien, car tout le monde sait que ces bombes nucléaires sont cancérigènes, et personne ne veut développer de cancers. Même après des dizaines d'années de recherches, les scientifiques n'ont toujours pas réussi à trouver de remède miracle, puisqu'il n'y en a pas. Il y a trop de cancers différents, de trop nombreux paramètres à prendre en compte pour soigner la population. Le cancer est une maladie qui touche plus de quatre millions de personnes sur les dix millions de notre planète. C'est donc censé être une priorité pour nos gouverneurs de trouver un moyen de ralentir la propagation. Mais ils ont bien d'autres soucis qui sont apparemment plus ludiques à éradiquer.

A partir du moment où des millions d'asiatiques ont débarqué en Russie - pays voisin de l'Asie - cherchant un abri, les choses se sont beaucoup compliquées. L’État n'arrivait plus ni à nourrir, ni à loger, ni à contrôler ces nouvelles populations. La majorité des citoyens du pays se sont mis en grève et ont manifesté contre l'inefficacité du système au pouvoir. La Russie était alors figée. C'est sous cette pression que nos dirigeants ont commencé à chercher des solutions pour le problème des migrants. En fait, ils en ont trouvé un qui leur paraissait très efficace. Ils ont créé une filière policière ayant pour objectif de faire diminuer significativement le nombre d'asiatiques en Russie. Les dirigeants russes n'ont jamais été connus pour être des tendres. Ils ont massacré des milliers d'asiatiques, de la même façon que les nazis ont massacré les juifs avec la Gestapo pendant la Seconde Guerre Mondiale. Les soldats russes défendant leur patrie, le peuple asiatique, défendant leur droit : celui de vivre. C'était plus facile de supprimer le problème plutôt que de le traiter. Est-ce que le gouvernement optera pour le même type de solution pour le cas du cancer ? Est-ce qu'il décidera de se débarrasser de toutes les personnes malades, c'est-à-dire de quatre millions d'humains, pour pouvoir vivre paisiblement sur leur piédestal ?

Nous voulons à tout prix éviter cette radicalisation. Nous sommes contre le gouvernement et nous nous battons pour trouver des solutions pour ces populations asiatiques. Nous en trouvons tous les jours, il suffit de voir au-delà de ce que nous croyons actuellement savoir et de rejeter l'orgueil : l'orgueil est le consolateur des faibles et la cruauté est le remède de l’orgueil blessé.

Depuis que nous aidons nos amis les Chinois, Coréens, Indiens et les Vietnamiens, le gouvernement a décidé de nous éliminer nous aussi, puisque nous sommes aussi devenus une source de problèmes. C'est ainsi que notre monde, notre pays et notre ville sont tombés si bas, dans le chaos total, l'anarchie...

Nous sommes le groupe révolutionnaire de la « League ». Nous aidons les populations menacées à survivre à notre gouvernement totalitariste. Nous les aidons à passer à travers le contrôle de la police politique. Nous les logeons, les nourrissons et nous leurs apprenons le russe pour qu'ils aient une chance de survivre dans notre pays. En bref, nous nous occupons d'eux. Nous sommes surnommés les rebelles, car c'est bien ce que nous sommes. Mais c'est grâce à nous, les rebelles, que notre ville est toujours debout et nous comptons bien nous battre pour reprendre nos droits bafoués. Cela fait des années que nous étudions le gouvernement et ses comportements.

Nous avons réussi à faire infiltrer une personne de chez nous dans leurs rangs.

Nous avons un plan.

Moi, je suis Hélène Karol, je suis la représentante de la « League » et je fais appel à toute personne partageant nos croyances et espoirs, de venir parmi nous pour enfin en finir avec ce régime totalitaire, pour construire un avenir meilleur ensemble.

**Faites un récit qui s'organise en trois paragraphes. Dans chacun vous utiliserez un point de vue différent (interne, externe, omniscient) pour raconter la même situation: '' Un homme sonne à la porte, rencontre une femme qu'il ne connaissait pas, ils sont troublés l'un par l'autre''**

**Quentin Herrmann**

Une femme au chevet d'un lit. Lit occupée par une femme. Immobile, pâle, la bouche

entrouverte, les lèvres asséchées, la femme était là, posée. Un léger soupir se fit entendre quand la sonnette retentit; une personne était devant la porte.

\*

Un homme attendait devant la porte de cette maison détériorée, en ruines. Pourquoi cet homme, habillé d'une manière si raffinée et si formelle, vêtu de son costume blanc attendait-il là, devant cette maison ? De son côté, cette femme arborant le visage humide de larmes, se leva, embrassa le front de la femme malade. Elle regarda vers le ciel, puis, se motivant elle se dirigea vers la porte afin d'ouvrir. L'homme la regarda, d'un visage ferme. La femme, sembla muette.

\*

La femme pensant trouver à sa porte, un médecin. Médecin en mesure d'aider la pauvre femme allongée sur ce lit branlant.

-'' Qui êtes- vous, que faites-vous ici, où est le médecin que nous espérions tant?''

L'homme, sans un mot, d'un seul geste, fit comprendre à la femme de le suivre. La femme, troublée, ne souhaitant pas le suivre, ne bougea pas. Elle resta au porche. L'homme ne laissant aucune émotion transparaître l'attendait. Pourtant cet homme ne comprenait pas pourquoi elle ne le suivait pas. S'était t-il trompé de maison?

**Elise Lacroute et Mirelda Orquin**

Le soir tombait et une brise d'automne me caressait la joue. Le froid de l'hiver arrivait et me glaçait les entrailles, je ne savais plus où aller, mon esprit me disait de rentrer à la maison mais mon cœur me persuadait de gambader dans les rues à la recherche de quelque chose qui semblait manquer à mon cœur. Un vide s'installait dans mon esprit, alors je déambulai à travers les ruelles orangées, le froid me rattrapait et me glaçait les pieds. Mes yeux fixèrent une porte, une porte immense, tellement grande que je me sentais minuscule à ses pieds. Ma main usa alors de ses dernières forces et mon doigt actionna la sonnette, mon corps alors s’effondra. Je ne pouvais plus bouger, la seule chose que mon corps était capable de faire était d'entendre le bruit du monde glacé environnant. La porte s'était ouverte, mes yeux retrouvèrent alors leur capacité à s'ouvrir, une silhouette me tendait la main et je la saisis sans me soucier de savoir à qui cette main appartenait. Cette main était brûlante, mon corps retrouva toute sa chaleur et se leva enfin devant cette frêle silhouette. Les derniers rayons du crépuscule se posèrent sur cette blanche peau se trouvant face à moi. Son visage était fin, ses yeux verts perçaient cette pâle blancheur et sa bouche rosée apportait une teinte délicate et douce à cette harmonie qu'était son visage. Mille émotions traversaient mon esprit, de la gaieté à la mélancolie, mes yeux se remplirent de larmes. Ce si beau visage était déjà imprimé dans ma mémoire, où avais-je vu cette créature ? Je fixais le fond de ses yeux ; la chaleur de son visage effaçait la froideur de l'hiver. Elle me demanda enfin :

« -Bonsoir, ne vous aurais-je…

-Pas déjà aperçu quelque part ? »

Une joie sans limite parcourut mon corps : avait-elle la même impression ? Elle me fit rentrer dans sa modeste et simple maison, un sentiment chaleureux et familier me parcourut. Je la suivis jusqu'au salon ; de magnifiques chaises en rotin entouraient une immense table vernie. Elle me demanda de m'asseoir, juste avant de me fixer longuement, un silence s’installa et ses yeux verts me rappelèrent une pierre précieuse. Une interrogation me vint à l'esprit :

« -Je me nomme Pierre, puis-je connaître votre nom ?

-Mon nom est Jeanne, je m'excuse pour ce long silence, mais il me semble vous avoir déjà vu dans un endroit dont je ne me rappelle plus l'existence. »

Quelle charmante femme, comment ne l'avais-je jamais vue avant ce jour ?

« -Jeanne, je me permets de vous dire que j'ai moi-même cette impression, peut-être étions nous dans la même école ? Peut être que nous nous sommes vus un jour de balade hivernale ?

-Je pense que mon esprit se serait rappelé de vous, c'est comme si votre visage apparaissait dans mes rêves, vous semblez être irréel. »

Après ses paroles, je tournai la tête en direction d'un minuscule tableau montrant une gigantesque église gothique, ce tableau attirait mon regard, cette église émettait un sentiment d'amour très puissant qui me fit oublier mon aventure hivernale glaçante. Ce tableau était penché, cela perturba mon admiration. Je lui demandai alors :

« -Puis-je m'approcher de votre tableau ? Puis-je le remettre droit ?

-Ce petit tableau ? Cela fait des années que je n'avais pas posé les yeux dessus. Depuis mon terrible accident, les médecins m'ont conseillé de ne pas déplacer les objets de ma maison en espérant me faire retrouver la mémoire. Vous pouvez le déplacer, je vous le donne.

-Comment ? Un accident ? J'ai aussi été victime d'un accident dévastateur, j'ai moi aussi perdu la mémoire. »

A ces mots, je me déplaçai en direction du tableau, pourquoi était-il penché de cette façon ? Je n'aurai probablement jamais ma réponse. Les mots que Jeanne avait prononcés à propos de cet accident me tourmentaient et des morceaux de ma mémoire revenaient petit à petit. J’attrapai le tableau, l'enlevai de son emplacement, une petite photo tomba. Jeanne et moi nous accroupîmes auprès de cette photo, nos regards se croisèrent et nos mains se joignirent afin de découvrir ce qui se cachait derrière ce polaroid. Sur cette image se trouvaient Jeanne et moi dix ans auparavant devant une église, mariés l'un à l'autre. Mon regard troublé croisa celui de Jeanne, elle semblait déstabilisée par cette découverte. En l'espace d'un instant, ma mémoire revint complètement, je ne pensais pas que ce miracle serait possible un jour.

\*

Un soir glacial, un homme se balade et s’arrête devant un morceau devant une grand entrée avec une porte des temps modernes. Il reste devant, il attend, puis il sonne. L’homme essaie de faire ses lacets en tremblant. La porte s’ouvre le jeune lève la tête et aperçoit une femme habillée d’une robe rouge, bien coiffée mais avec une paire de pantoufle aux pieds. L’homme et la femme restent immobiles pendant plusieurs secondes. Puis la femme lui dit : « Bonjour, oui vous avez besoin de quelque chose ? ». L’homme barbu n’arrive pas à sortir un mot, il lui donne avec un geste une enveloppe. La resplendissante femme lui propose de prendre un café ou un thé. La femme lui demande :

- « Es-ce que nous nous connaissons ? Parce que j’ai l’impression que nous nous sommes déjà vu. Oh excusez- moi je ne me suis pas présentée, je me nomme Jeanne et vous ? »

- « Cela est très étonnant car honnêtement je me pose la même question que vous ! Je me nomme Pierre et vous avez un très joli prénom ! » lui répond le grand homme.

Ils parlent pendant des heures de ce sujet. D’un seul coup Jeanne fait un grand bon sur son canapé et sort plusieurs albums photos, qu’elle a sortis d’un beau meuble en bois, et en les fouillant ils tombent tous deux sur une photo où ils sont tous les deux dessus en tant que mariés. Et à ce moment-là Pierre et Jeanne se regardent et se disent en même temps : « Je me souviens! J’ai quelque souvenir ! ».

**Soukaïna El Bacha et Khaoula Tata**

(Œuvre inachevée)

Au cours d’une sortie de chasse dans la forêt amazonienne, un groupe de chasseurs avec leur fusils à pompe « Remington 870 » chasse les gazelles. Ce jour là, la nature ne leur accorde pas la chasse, l’un des chasseurs est perdu dans la forêt à cause de la tempête. Le chasseur se retrouve devant une maison au milieu de la forêt, la propriétaire est une vielle dame. Le jeune chasseur sonne, la dame ouvre, un questionnement se déroule. Le chasseur découvre que la vieille dame est une sorcière.

**Evan Mourier et Margot Puechavy**

« Sous cette pluie battante, je parviens à me faufiler sous un porche d'entrée. Je me sens faible et exténué. Je fais face à une villa assez imposante. La lumière jaillit par les fenêtres situées aux extrémités de la porte. Dans l'obscurité des nuages noirs, je cherche tant bien que mal une sonnette ou une cloche. Ne trouvant rien, je me rends compte qu'un heurtoir se trouve sur la porte juste en face de moi. Je décide alors de toquer. Une ravissante femme vient m'ouvrir, je découvre un visage resplendissant, de magnifiques yeux noisette, un petit nez retroussé, des taches de rousseurs sur ses joues roses. C'est sûrement de loin la plus belle femme que je n'ai jamais eu la chance de rencontrer. Je reste bouche-bée face à une telle beauté, je sens alors mes forces revenir tout à coup. Nul ne parle, elle semble ébahie de ma présence inattendue. Ses joues roses commencent à rougir, ses pupilles à se dilater et sa bouche est mi-ouverte de surprise. »

\*

« Thomas est perdu, il pleut des hallebardes. Ce personnage trouve une maison et cherche à atteindre la porte d'entrée. Il essaie de reprendre haleine. Il fait alors face à une villa assez imposante. La lumière de l'intérieur fait surface à travers les fenêtres. Il n'y a ni sonnette, ni cloche ; juste un marteau de porte. Il l'utilise à bon escient. Une belle femme lui ouvre la porte, Lucie. Thomas se redresse de façon à être présentable devant son hôtesse et reste bouche-bée devant cette dernière. Lucie, de son côté, est elle, ahurie devant son invité imprévu. »

\*

« Il était vingt et une heure onze, il pleuvait à torrent dans une rue sombre et morte. Là se trouvait Thomas, un homme perdu, pétrifié à l'idée de devoir passer la nuit sous un orage qui grondait. Il se précipita donc sous l'abri le plus proche. Réfugié sous un porche, à l'étroit, il vit des lumières au loin. Sans réfléchir, par un sentiment de terreur, il courut en direction de ces dernières. En traversant la rue inondée, le bruit des chaussures claquant dans les flaques d'eau interpella Lucie. Cette jeune femme assise sur une chaise dans son salon, tourna la tête vers la fenêtre cherchant d'où ce bruit venait. Elle ne s'inquiéta pas et se remit à lire, confondant la détonation du tonnerre et le claquement des pieds de Thomas contre les flaques à l'extérieur. Thomas, quant à lui, trouvant la porte de la maison éclairée et reprenant son souffle, frappa à la porte à l'aide du heurtoir taillé à la pierre représentant la tête d'un aigle, portant à son bec l'anneau pour toquer. Lucie, toujours dans son livre, entendit soudainement quelqu'un frapper à sa porte. Elle se leva, courbaturée, posant son livre à plat sur la chaise, et se dirigea en direction de sa porte, surprise de recevoir de la visite par ce mauvais temps et cette heure tardive. Elle n'attendait personne. Elle jeta un œil à la visière et découvrit un homme grelottant, trempé par la pluie. Par pitié, elle ouvrit la porte, et découvrit Thomas. La surprise fut telle que les deux individus n'osèrent parler et restèrent bouche-bée. »

**Yohann Vechin et Jérémie Marrot**

Une soirée d'hiver, j'aperçois sous l'épais brouillard de neige, une maisonnette construite en pierre, dotée d'un toit en bois avec sa cheminé fumante. Je parviens difficilement à l'atteindre, pour y toquer et y demander de l'aide. Je frappe à cette épaisse porte en bois. Après quelques secondes, j'entends des bruits de pas s'approchant. Une douce voix de femme me demande alors qui je suis et pourquoi je suis là. Je lui réponds que je cherche un toit et une cheminée pour y passer la nuit aisément. Une fois sa confiance acquise, cette bonne dame m'ouvre sa porte. Je reste bouche bée devant celle splendeur, durant quelques instants nous nous regardons. Nous sommes profondément troublés l'un par l'autre.

\*

C'est une soirée d'hiver, un homme marche sous l'épais brouillard de neige. Il se rend à une maisonnette construite en pierre dotée d'un toit en bois avec sa cheminée fumante. Après avoir fait ce difficile parcours, il se place face à cette épaisse porte en bois à l'abri de la neige. Il y toque. Après quelques secondes d'attente, une femme blonde vêtue d'épais vêtements pour contrer la fraîcheur de l'extérieur lui demande qui il est et ce qu’il vient faire là. Il lui dit qu'il cherche un abri pour se protéger du froid extérieur. Une fois ces deux personnages en confiance, elle ouvre sa porte à l'homme. Dès les premiers regards lancés, on sent très clairement l'attirance des deux personnages l'un envers l'autre. Au bout d'un certain temps une gêne s'installe sur le seuil de la porte.

\*

Un soir d'hiver du 18 decembre1849 à 22h12, Claude marche dans un épais nuage de neige et de glace, il a terriblement froid et faim. Tout à coup il voit cette porte d'entrée et a l'espoir de s'y réfugier. Avec difficulté il y parvient et y toque. Christine habitant cette maison est surprise de cette arrivée. Elle hésite à ouvrir à Claude, mais après quelques mots échangés, ces deux personnages ayant confiance l'un envers l'autre, Christine ouvre sa porte à Claude et le coup de foudre apparaît soudainement. Ces deux personnages sont troublés par leur beauté réciproque.